

## Les 7 vies de Julien Caminati

Un type s'avance à contrecœur, droit sous les projecteurs. Jean foncé, petit polo Adidas. Sa diction est malaisée, les mots se heurtent au sortir de sa bouche :

« Bonjour à tous blablabla. Autant être clair, je fais ça pour le fric. J'me sens aussi à l'aise, là devant vous, que Caminati dans une librairie. Mes baskets me crient « sortie » « sortie » mais mes jambes obéissent pas, comme dans un cauchemar, peut-être que je vais finir mon discours à poil devant vous ! Mais j'ai besoin de ronds et comme le médecin m'a interdit de continuer les chantiers... Pour me détresser avant de monter sur scène, j'ai pour habitude de boire une bouteille de blanc, de fumer un joint et de faire passer le tout avec du Lexomil. Bizarrement ça marche moyen », dit-il de son accent sud-ouest, parvenant parfaitement à dérider le public. « Imaginez la cruauté : qu'un père de famille digne et travailleur soit contraint de suivre un joueur en bout de course qui profite des déplacements de son équipe de seconde zone pour flatter son égo, et son portefeuille d'actions. Je vous cache pas qu'en tant que fan du Super Rugby biberonné aux échappées belles de Jonah Lomu, me retrouver à arpenter Vannes, Colomiers ou Perpignan... » Les mille personnes présentes dans la salle sifflent joyeusement. « Ah la catalanité... Donc je fais vite avant de finir coulé dans du béton : en première partie, un jeune rappeur local, MC Pepi, avec un freestyle intitulé : « 3 millions de pesos ». Ensuite vous aurez droit à Caminati, j'espère que personne n'est allergique à la connerie ici parce que ça va tartiner, hein. A la fin du spectacle, vers 21h, 21h30, rendez-vous, si le cœur vous en dit, Chez Aïcha, au 8 avenue Jean Jaurès. » Il sort de derrière les fagots la carte plastifiée du resto. « En entrée : les bricks, 2,50, la salade méchouia, 4 euros, la chachouka, ... Non j'vous fait marcher. Bref c'est pas trop cher et paraît-il, plutôt bon. A titre indicatif... pour ceux qui pensent que Caminati finira le repas sur la table à chanter la digue du cul, risquez d'être déçus ! On va juste passer un bon moment, histoire de poursuivre la fête. Y aura pas de place pour tout le monde malheureusement alors premiers arrivés, premiers assis et désolé pour les autres. Et maintenant, on passe à la première partie. MC Pepi, un gars d'ici, on donne un maximum de force s'il vous plaît ! Visiblement de la famille, une fratrie de casquettes se lève et applaudit bruyamment. **Mesdames et Messieurs, que le Pro D2 show commence !**

La performance du jeune rappeur perpignanais se termine sous de chaleureuses acclamations. Manifestement ému, le MC se retire, sur un petit nuage. Des secondes de flottement puis la lumière baisse en intensité. L'enceinte est maintenant plongée dans le noir, la nuit avant la tempête. Pas le genre à se faire prier, la star du jour fend l'obscurité avec son t-shirt blanc avant que la lumière ne se rallume progressivement. Dents du bonheur et tribal de rigueur au bras gauche, il a à ses pieds un sac de sport, floqué, comme le t-shirt, aux couleurs du RC Caminati.

« Merci à MC Pepi d'avoir mis l'ambiance, j'espère que ça vous a plu, franchement moi j'ai grave kiffé. On te souhaite le meilleur pour le reste frerot. Merci à Brahim pour la mise en bouche. T'es pas uniquement payé à boire des coups, c'est bien. Mais surtout merci Perpignan de l'accueil. Non, c'est vrai, j'suis super content d'être là. Ah Perpignan ! » Julien marche

patiemment, un pied devant l'autre, prend le pouls des planches qu'il foulera durant une heure et demie. « Perpignan. Très content, vraiment... Perpignan, ses reportages « Enquête d'action » sur les Gitans et les bagarres en sortie de boîte... » Rires, sifflets. « Non, non sérieux, quand on entend parler de cette ville c'est ou pour le rugby ou pour votre gare. Donc si y avait pas le rugby, tout le monde se serait tiré d'ici, quoi. Heureusement que vous êtes cinquième au classement car après la branlée qu'on vous a administrée hier... Ça m'aurait fait chier de contribuer à votre descente en Fédérale et par la même occasion à l'exode de toute la ville pour le Grand Nord ! » Rires mêlés de Ouuuuh.

« Oh ça va. Enfin, z'êtes pas venus pour vous faire chamberer. Promis j'arrête. Enfin, si je fais une rechute, vous me prévenez. Ouais, même toi qui vient de bailler comme une bât... comme une bailleuse ! » La salle se tourne vers une trentenaire, coupe carrée toute neuve d'un blond douteux. Cachée derrière ses mains, elle glousse et pose sa tête sur l'épaule de son conjoint. « Je te surveille, toi, fais gaffe. Après Béziers, Carcassonne et Bayonne, je suis hyper fier de vous présenter mon spectacle coécrit avec Jérémie Schwartz : le Pro D2 show. Il y sera question de passion, de coups durs, de coups tout court. Un condensé de mes sept vies. Ça veut pas dire que j'ai été explorateur, missionnaire (quoi que)... avant d'être rugbyman mais que les dieux du rugby m'ont attribué huit vies. Si vous avez été à l'école... non, on est à Perpignan, bon tant pis, j'vais pas modifier mon texte... » Sifflets «... Si vous avez été à l'école, vous avez compris que 8-7=1. Qu'il me reste donc plus qu'une vie rugbystique. A la prochaine, c'est la retraite ».

La lumière prend des teintes plus chaudes, caressantes. Un bruit de cigales inonde la Boitaclous, une des plus grosses salles de spectacle de la ville. C'est que le Pro D2 show est un carton partout où il passe. Guichets fermés et avalanche d'éloges. Il raconte que ces cigales sont la bande son de son enfance passée entre mer et montagne, Nice, le pays des parfums et des embruns. Une ville sans entre-deux. On est pour ou on est contre. On naît riche ou pauvre. Ses parents étaient un peu des deux. Resto au début du mois, Lidl à la fin. C'est d'ailleurs eux qui lui ont transmis le virus. Mère trois fois championne de France, sélectionnée à plusieurs reprises. Le père aussi tâtait du cuir. Le rugby à Nice a toujours été primaire. Pas intello pour un sou. Des coups de pieds à emmerder les nuages et un plan de jeu qui se résume au c-o-m-b-a-t. Un rugby à l'orage qui a marché au milieu des années quatre-vingt, puis après, le déclin. Le bruit des cigales s'estompe petit à petit, Caminati enchaîne.

« Mon rêve, c'était rugby, et pro, alors j'ai tout fait pour partir le plus vite en centre de formation. Ça aurait pu le faire avec Colomiers, mais les darons ont dit non, trop jeune. J'ai dû attendre d'avoir 16 ans avant de filer à Narbonne. Du jour au lendemain, tu te retrouves seul à l'hôtel et tu dois bosser en alternance pour ramener à grailler vu que c'est déjà ta mère qui paye le logement. Quand tu penses que le rugby était pro depuis dix ans et que Narbonne était une grosse équipe, phases finales du Top 16 et tout... Ça laisse, comme qui dirait, songeur... Toute façon, en France on a tellement de retard, même maintenant, sur l'éducation, les cadres. La formation de l'homme derrière le sportif, si tu préfères. A l'époque, je faisais partie des meilleurs du centre de formation, avec des capacités au-dessus de la moyenne. Seulement, y avait pas que le rugby dans la vie, y avait la bringue aussi. »

En silence, il sort de son sac de sport une bouteille de vin rouge, un tire-bouchon et un verre en tulipe. Prend le tout et va s'asseoir au coin bistrot. Deux chaises et une table probablement empruntée au PMU voisin. « Vin de producteur local, en nature. Domaine Padié », dit-il en commençant à déboucher la quille. « C'est le vin que j'ai découvert hier et qui nous sera servi gratuitement au restaurant. » Cloc. L'animal respire le nectar en connaisseur et s'en sert une généreuse gorgée. « Pas mal ce p'tit rouquin. Imagine, un môme de 16 piges qui vit sans contrôle parental, à l'hôtel avec un collègue... Et question alimentation, c'était le Bump and Jump, un snack/bar en face l'école. Nique les brocolis-cordon bleu de la cantoché, et comme le club fermait les yeux, c'était nickel. C'est vite devenu notre QG, qu'est-ce qu'on s'est éclaté... Si les autres minots avaient l'habitude de pas régler leur ardoise à la fin de l'année, j'trouvais pas ça réglo donc j'ai proposé au patron de bosser pour lui durant l'été afin de rembourser ce que j'devais. Ça l'a grave touché, il m'a pris sous son aile puis hébergé chez lui. De pastis en aiguille, j'ai donné de plus en plus de coups de main au resto, passant derrière la caisse plus souvent qu'à mon tour. Plus souvent qu'à l'école en tout cas. A la fin j'y allais carrément plus. P'tain j'ai adoré cette période, à partir de là que j'ai su que j'étais fait pour gérer un resto. Mais toute chose a une fin. A force de fiestas, j'ai été convoqué par la direction de l'association ». Julien prend l'air revêche du directeur d'école d'avant-guerre, monocle et moustache.

« - Caminati Julien ?

- Oui, répond-il d'une voix innocente.

- Viré.

- Bon bah d'accord. »

J'ai donc rempli ma valoché et c'est le centre de formation de Castres qui m'a tendu les bras. Encore plus à l'ouest de la maison que Narbonne et vu que j'étais tout aussi con, avec les moyens de ma connerie, forcément, ça a débouché sur le fameux duo bringue/pizza. Six mois ça a duré. Puis : Caminati Julien ? » qu'il dit d'un air vénère. « Vous connaissez la suite. » Son verre terminé, il le laisse sur la table et se lève vers son public.

**Voilà comment j'ai perdu ma première vie, ma première étoile rugbystique.** Noyée dans la bière, peuchère. Viré de deux centres de formation, ma carrière s'écrivait au plus que conditionnel. Jamais j'aurais dû me relever. Et pourtant... » Il laisse volontairement deux ou trois blancs, science du suspens qui tient les spectateurs en haleine. « On est en 2005, j'ai 20 ans. Bonjour galère. Retour chez papa maman, inscription au club de rugby de Cannes-Mandelieu-La Napoule, équivalent Fédérale 2 où mon père était entraîneur des avants. Double retour au bercail. Un autre monde, p'tain. J'vous donne juste un exemple : à Castres les joueurs arrivaient une demi-heure avant le début de l'échauffement pour se décrasser, commencer doucement leurs skills. Mais quand j'arrive à mon premier entraînement avec un peu d'avance, donc, la moitié de l'équipe picolait à la buvette et l'autre clopait dans les tribunes... Devant mon incompréhension, mon père me prend par le bras, « si tu veux fils j't'allume le terrain ». Là, au fond de moi, j'me dis : c'est mort, j'me casse demain.

Pour subvenir à mes besoins (les 600 euros versés par le club pouvaient pas suffire), j'ai sacrément charbonné. Quel champion de France peut se targuer d'avoir travaillé comme

barman, commis, serveur, euh... plongeur, second de cuisine, plagiste, livreur de sushis ? A ce propos, faites bien gaffe quand vous commandez des sushis, glisse-t-il, gourmand comme un gros matou, parce que moi j'en chourais un ou deux par commande, ça m'économisait un repas. Hashtag pauvre ! J'ai aussi un peu bossé de nuit dans le labo pharmaceutique de ma mère. 20h-5h, l'horreur. J'ai aussi bossé avec un ébéniste, magnifique expérience, sûr que j'y reviendrai. Sans oublier mon poste de chargé de TD à la fac de droit de Nice... Bah non j'déconne. J'en vois qui ont ouvert bien gros la bouche pour gober le bobard haha, tiens si on peut éclairer le monsieur du deuxième rang là. Là, le demi de mêlée reconverti sur le tard au poste de pilier droit... Alors, on connaît pas le second degré Monsieur ?

- Non, même pas, rigole le bonhomme, plié en deux.

- Je comprends pas pourquoi les mecs, plus ils sont chauves, plus leur barbe elle l'est pas ! » La victime se tord de rire, ses copains le chahutent. « Non mais sérieux. Tu t'appelles comment ?

- Gregory.

- Greg, j'imagine que seule ta mère et ton banquier t'appellent Gregory, donc Greg, tant tu te rases la barbe ce soir, demain au réveil, t'es Bilal Hasani ! »

Content de son effet, le comédien en perd son texte. Merde on en était où. Le moment de solitude est raccourci par l'aide de voix dans le public : *petits boulots ! Nice !* « Oui, merci les gars. Tout ça pour dire que j'ai pas mal galéré, avec toujours le rugby pro au bout de la mire. Pour comprendre comment j'ai perdu ma deuxième vie rugbystique, une petite mise en contexte est nécessaire. Mandelieu, c'était pas une équipe de rugby c'était Expendables le truc. En première ligne, des Géorgiens videurs de boîtes pour Russes à leurs heures perdues. Eric Pedoussat le capitaine et deuxième ligne de devoir, également videur dans le civil, le tonton de l'équipe. Chicot Pellegrin, un talonneur de 80 kilos qui foutait la trouille à tout le monde. Quand ça partait à la pioche sur le terrain, un fou, la vie de ma mère. On avait aussi un Russe de 2m et 120 kilos, y'avait Tobi, alias tête d'apache, un sacré costaud. Je vais pas vous faire la liste de leurs méfaits d'armes, j'y passerais tout le spectacle. Au milieu de cette bande de pirates de l'air, je passais pour un enfant de cœur. Vu le casting, on était sûrs de cartonner au box office des biscottes. Sur l'année, on était l'équipe du championnat qui cumulait le plus de jours de suspension avec quelque chose comme 2500 jours quand la deuxième n'atteignait pas les 800. "T'échappes à la police, pas aux statistiques" chantait Goldman. Pas faux.

On était en mai et on affrontait Saint Raphael. Pour rajouter à l'animosité naturelle envers les Varois de voisins, c'était le dernier match de la saison pour la qualification pour jouer la montée. Bref, un match important. Le stade de Saint Raph, c'était du champêtre, avec sa tribune de cent personnes et un grillage. Quand y'avait bagarre, on pouvait pas s'échapper. Ça a été le cas tout le match. Sauf qu'en bout de course, l'arbitre, vous voyez Nigel Owens en pire ? bah voilà, c'était lui, bah il nous vole le match qui se termine en générale des familles. Alors je trouve rien de mieux à faire que de cracher sur l'arbitre... Puis un adversaire, tout aussi valeurs-du-rugby, m'a balancé. Classe... Considérant la gravité de mon geste, j'ai décidé de mettre toutes les chances de mon côté afin d'écoper d'une sanction raisonnable. Aussi, j'ai sollicité un ténor du barreau pour me représenter devant la Fédé, j'ai nommé Maître Christian

Panzavolta. Il maestro. Ancien joueur de la grande équipe de Nice et accessoirement entraîneur de Mandelieu. Un dur de la vieille école, avec des mains en battoir et une solide réputation de Toulon à Menton. Sa ligne de défense, du costaud. Genre « wesh m'dame la juge », mais façon niçoise. » Julien prend un accent à couper au sabre : « Le garçon abattu, sous le choc, que vous voyez là est victime d'une incroyable méprise. Je vous explique ce qu'il s'est réellement passé à la fin du match. Grippé, il a voulu séparer ses collègues, voilà son erreur. Et pour son plus grand malheur, il a été pris d'une quinte de toux au moment où l'arbitre est passé devant lui. Une horrible méprise, Messieurs, vous avez ma parole ». Verdict : trois ans de suspension, la peine maximale.

J'ai 20 ans. **Ma deuxième vie de rugby s'achève là, minablement.** Si vous connaissez beaucoup de joueurs pros qui ont été suspendus trois ans, soyez discrets, j'aimerais pas qu'ils piquent mon spectacle. J'ai tout tenté pour rejouer, essayé la piste italienne, mais niet. Heureusement qu'à ce moment je rencontre Laurie, mon âme-sœur, au stade. Le ballon, ce cupidon ! On était déjà lié rugbystiquement par nos proches, donc on se connaissait de vue. Moi, je sortais d'une troisième mi-temps et j'avais un sacré coup dans le nez, ça a été le coup de foudre. Sans elle, certain que j'aurais pas fait cette carrière et que je me tiendrais pas devant vous ce soir.»

Cette deuxième vie se résumerait au carton rouge qu'il sort du sac gisant, éventré, sur les planches. « Comme on est arrivé au moment « carton rouge », je vais sélectionner le meilleur carton rouge qui a été posté dans la semaine sur mon mur. Il regarde l'objet, annoté au stylo. Le commentaire nous vient de Fabien Sanchez. Est-il dans la salle ? Fabien Sanchez ? Non. Un radin. Ou un planqué. » Rires. « Donc le commentaire dit : « carton rouge aux buvettes d' Aimé Giral. C'est gras, c'est chimique. La bière, de la pisse. Pourquoi pas de street food de qualité dans les coursives, des traiteurs du coin, c'est pas ce qui manque ? On est en France, merde ! Voilà, très bon coup de gueule l'artiste. » D'ordinaire, le public du Pro D2 Show est réceptif et bon enfant. Celui de Perpignan ne déroge pas à la règle. Tant mieux. Julien saisit une bouteille de Cristalline confiée par une main tendue sortant du rideau et s'en renverse une grande lampée dans le gosier. « Allez, on enchaîne sur la troisième vie.

Au fond du sceau et rayé du rugby, je taffais avec mon père dans son entreprise de jardinage, au-dessus de Cagne. J'pense avoir taillé des millions d'oliviers. Quelques semaines plus tard, un mercredi, je me rappelle comme si c'était aujourd'hui. **Ma troisième vie, percutée plein fouet par un virage mal, très mal négocié.** La rotule explose, à peine un mois après ma suspension. Je savais même pas si je pourrais à nouveau courir normalement. Obligé, je me dis : « voilà, terminé. Je rejouerai jamais au rugby ». La vérité, j'ai toujours été maudit avec la conduite. Ça demande à être quelqu'un d'autre, j'sais pas faire. Puis toutes ces règles... Résultat je passe mon permis à 31 ans et en l'espace de deux ans je flingue dix bagnoles. Pas façon de parler. Dix bagnoles, preuve à l'appui ». De son sac, il excalibure une télécommande qu'il pianote pour qu'apparaisse derrière lui, l'un après l'autre, les dix bolides en question. Une Citroën 1008 bleu canard puis une Clio et ainsi de suite jusqu'à la Peugeot 308 qui a rompu la malédiction puisqu'il la pilote toujours. « Fallait voir au parking du CO, ma Peugeot pourrite, cabossée comme c'est pas permis au milieu des SUV flambants neufs. » Il coupe la projection, fin de la séquence émotions.

Mais j'me suis accroché, j'ai cravaché seul dans mon coin. Des larmes, de la sueur et du sang. 2007 je signe à Nice, Fédérale 1, grâce à mon préparateur physique Nicolas Szezur et à l'entraîneur, Christophe Moni, qui me donne une deuxième chance. Entre temps, le club était



Hachoir d'or 2012, remis par le site parodique « Boucherie Ovalie », distinction dont on se passerait volontiers.

parvenu à réduire ma peine. Le travail payant, je suis devenu une pièce maîtresse de l'équipe. C'est alors que je signe en 2010 à Brive en Pro D2, à l'étage supérieur comme on dit. Brive la Gaillarde, là où j'apprends à devenir un joueur de rugby. On effectue la montée, je suis quasiment tout le temps titulaire, je cartonne, on m'appellera bientôt Caminator. Probablement mes meilleures saisons rugbystiques mais le destin s'en est mêlé. Comme dit ma femme, « si jeunesse savait, si vieillesse pouvait » ... Bon... Je vois que j'en ai perdu certains...

**Et on arrive tout doucement à ma quatrième vie : le fameux Grand Chelem de 2011.** Cherchez pas, c'est pas les VI Nations, c'est un grand chelem perso avec, sur une année : une suspension pour dopage, après avoir été positif au... » il s'avance vers son sac, sa caverne d'Ali Baba et dégotte un cône déjà roulé qu'il allume ostensiblement. « Oui, pffff, recrache-t-il, paraît que ça améliore les performances sur le terrain. Tenez les premiers rangs, faites tourner », et il tend son joint à un type du genre médecin en goguette avec chaussures bateau qui ne sait pas quoi en faire et le passe à son voisin qui fait de même jusqu'à ce qu'un téméraire s'empare de l'offrande. Bizarre pour un produit dont on est le premier consommateur d'Europe qu'on soit seulement quatre joueurs à s'être faits pincer. Enfin j'dis ça... Ce qui est sûr, c'est que vu mes antécédents, j'ai été le seul à être suspendu trois mois pour cette connerie. Pour en revenir au Grand Chelem, en un an : contrôle positif au cannabis, arrestation pour une bagarre nocturne à Toulouse, lamentable, je me repens, et enfin démêlés avec la justice pour des canulars téléphoniques répétés à un sombre connard d'adversaire. La légende noire du rugby français était née. Peu auraient réussi à surmonter ces galères, de passer outre les tribunaux, la paperasse, les moqueries sur la toile, ton nom qui devient expression. Parce que ça peut blesser, les réseaux, même quand les piques viennent de pseudo-journalistes aigris de pas avoir fait carrière dans le rugby. J'me suis pas privé de leur dire quand ils dépassaient les bornes. Quoi qu'il en soit, j'suis reparti à la mine. Comme d'hab !

Peu après, je partais de Brive, a ma plus grosse erreur sportive, mais ça coïncidait avec l'entraîneur donc je signe à Grenoble, là où je découvre la bringue. La vraie. A force de sortir, j'ai fait la connaissance d'un patron de boîte. On sympathise. Ça parle investissement, moi un de mes rêves c'était tenir une boîte de plage, alors comme la méditerranée est pas tout à côté, il m'a vendu l'idée d'une boîte de montagne. Un truc en haut des pistes, rondins de bois à l'extérieur et cheminée XXL. Comme ça se passait pas tip top avec Landreau, j'me suis lancé dans l'aventure. Jusqu'à mon premier Pro D2 show, c'était un secret bien gardé puisque

personne ne savait que j'avais ouvert une boîte via un prête-nom, ni que j'y consacrais une énergie folle. Animations, goodies, compta, je m'éclatais. Le Mimi Nati, ça s'invente pas, ça se vit. Une folie frère, si t'avais vu l'ambiance, dès fois je me chauffais et je passais aux platines avec un masque de lutteur mexicain. Fallait pas qu'on me reconnaisse, j'étais un joueur majeur de l'effectif de Grenoble et avec toutes les casseroles que j'avais au cul... Y avait un salon VIP à l'étage que j'occupais, plusieurs soirs par semaine. C'est sûr qu'en termes d'hygiène de vie on a connu mieux. Mais bon, je joue encore à 36 piges et j'ai jamais eu de grave blessure alors, bon. Ça poussait parfois jusqu'à très tôt le matin, et il était pas rare de croiser les premiers skieurs dévaler les pistes. Choc thermique ! La boîte cartonnait à tel point que j'envisageais d'ouvrir un bar dansant en centre-ville, il se serait appelé le Maxi Nati. Sauf que le succès a attiré des convoitises. Disons que j'ai reçu des offres que je pouvais pas refuser. J'en dirais pas plus mais je l'ai échappée belle... Je serai jamais le Jean Roch des pistes. Comme c'est dommage. Complètement déconnecté du rugby, menacé par des mafieux de la pire espèce, j'ai vraiment voulu tout plaquer et partir avec femme et enfant à Nice ou plus loin encore. **Cinquième vie qui fond comme neige au soleil.** » Pour joindre le geste à la parole, il se rapproche de son sac aux trésors et pose sur les escaliers une vingtaine d'invitations gratuites pour la soirée de samedi prochain au Madison. « Pour ceux qui veulent, vous irez vous servir à la fin du spectacle.

Puis, je décide contre toute attente, dont la mienne, de poursuivre et demande à mon agent de me chercher un club en dehors de la région. Et voilà qu'il me trouve un contrat de bouche-trou... de joker médical à Toulon. 2015, l'époque des Galactiques qui sortaient de 3 titres de champion d'Europe. Un bout de match en quatre mois et puis s'en va. Pas super classe, le club que je bade depuis gamin, mais bon, si le rugby pro avait encore des valeurs (autre que celles qu'on vend péniblement aux sponsors j'entends), ça se saurait. Au moment où on découvre que mon fils Lino est diabétique et que ma femme est enceinte, moi j'me retrouve au chômage. **Ma sixième vie s'achève pas aux portes du pénitencier, mais presque.** Devant celles de Pôle Emploi où tu te poses face à un type complètement perdu, qui s'excuse de rien pouvoir faire pour toi. A ce propos, qui est au chômage dans la salle ? Allez, p'tain on est entre nous. » Une main se lève, fébrile. Avant que d'autres ne l'imitent, le sportif dégaîne et « bonsoir, quel est ton prénom ? Séverine. Ok. Tu cherches dans quoi Séverine ? Dans la compta. Très bien, on mettra ton CV sur mes réseaux et je tenterai de faire circuler le plus possible, sait-on jamais. Désolé, là j'ai aucun lapin à sortir de mon chapeau, pas de carte de chômeur ou autre. » Il boit dans la petite bouteille d'eau en plastique, quelques pas de côté. Et c'est reparti.

« Pour revenir à mes moutons, ces deux mois de chômage m'ont fait réaliser des choses que je savais depuis longtemps. Notamment le rapport à l'argent, qui est problématique dans nos sociétés. Le fait de jamais avoir eu de gros salaire, entre guillemets hein, je sais ce que c'est de taffer à l'usine pour 1100 balles par mois, m'a permis de garder les pieds sur terre. Sans doute la raison pour laquelle j'ai pas que des amis dans le rugby où ça se targue de valeurs dans des villas à la Balkany. Moi, la plupart de mes proches sont des gens avec des boulots normaux, terrassiers, cafetiers, des qui connaissent la fin du mois, quoi. C'est aussi pour ça que les supporters m'ont toujours apprécié, j'pense. Le côté nature-peinture. C'était chaud ces deux

mois de chômage. Tous les matins j'm'entraînais, de 8 heures à midi, seul dans mon coin, comme un furieux qui sort de Saint Anne. L'après-midi je me baladais dans la forêt en fumant de la verveine, le téléphone bien branché au cas où on ferait appel à moi. Et on m'a appelé. Castres, le club où j'avais passé six mois éthyliques quinze ans plus tôt. Putain quinze ans, z'avez vu comme ça passe vite ? Merci à Christophe Urios de m'avoir donné une énième chance. Urios qui dira de moi : « Dans une équipe tu peux pas avoir douze Caminati, parce que sinon tu divorces et tu frappes ton chien. » Bel hommage. Je passe quelques saisons dans le Tarn, là où j'apprends à devenir un homme, à m'assagir, même si le public ne retiendra qu'une image de moi au CO : celle de moi en bob et en slip derrière Brigitte Macron. Alors que j'étais blessé et hors groupe. Toute façon, un titre quand on joue pas, c'est pas un titre. Mais bon. A Castres, toujours que je deviens Babaas pour l'éternité, mais quel kiffe !

**La septième et dernière vie, bien entendu, soufflée dans une fumée de chicha.** Je savais bien que j'aurais mieux fait de rester à l'hôtel ce soir-là... Mais mes collègues ont insisté, cohésion d'équipe, moment convivial, respect vis-à-vis des copains musulmans. Puis les bars à Alger... Alors, j'ai dit : v'oui ! On était une dizaine de membres de la sélection. Pas celle que j'imaginai quand j'étais minot mais croyez bien qu'elle me tient à cœur », affirme-t-il en farfouillant dans son sac, véritable puits sans fond. Et ressort un lot d'une vingtaine de maillots



*L'Algérie version polynésienne*

de la sélection algérienne qu'il balance à travers la salle en n'oubliant pas le chauve et la blonde qu'il avait moqués quelques minutes plus tôt. L'Algérie, le pays où mon père, pied-noir d'origine espagnole, a vu le jour. Des palmiers, des valeurs hautes en couleurs et des fadas, tout comme Nice, en moins croquette. Ça a commencé avec le 7 (que j'ai poursuivi à Castres) puis à 15 alors que je jouais au 13 à Toulouse, ça va

vous suivez ? Sonny Bill qui peut, je suis le seul rugbyman français à avoir joué au plus haut niveau dans les trois disciplines.

J'ai appris beaucoup sur moi, sur les autres avec la sélection. Sur l'étendue du racisme dans le monde du rugby par exemple. Quand un coéquipier, international français qui plus est, me balance que... ah pardon... j'entends « alerte rouge » dans mon oreillette. Pourtant j'ai pas évoqué le dopage... Oui, Bastien... je reviens sur Alger, pardon. Alger donc. Terrasse, chicha goût fruit de la passion, thé à la menthe un chouia trop sucré. Vers 23 heures, je sors des toilettes (ouais j'ai une petite vessie, et alors ?), puis en remontant la braguette pour retourner à ma table, j'ai vu bleu. Un coup de matraque sur la tempe. Puis noir. Ça fait quelque chose de se réveiller dans un cachot de 7 mètres carrés, la tête en sang, avec 777 codétenus. Le bad trip a duré une



journée entière, 24 heures, sans pouvoir contacter ma femme. Un avocat, j'en parle même pas. C'est en sortant que j'ai découvert que les journaux avaient titrés : « J. Caminati, le sulfureux rugbyman français a disparu dans la nuit sans donner aucune nouvelle. » Comme si j'étais parti en after de 24h... Mauvais endroit, mauvais barbus, voilà tout. P'tain, si on m'avait dit un jour que je serais accusé de participation à un groupe terroriste... Faut croire que les flics algériens sont pas abonnés à la Boucherie Ovalie...

Grâce à ces imbéciles, j'ai loupé le premier match de l'histoire de la sélection algérienne à domicile. Sans avoir bu la moindre bière... Appelez ça la maturité. » La saillie touche sa cible, la salle est aux anges, des premiers rangs aux gradins. « A mon retour en France, j'étais la tête dans le sac. Licencié de mon club du Toulouse Olympique XIII pour avoir fait part aux dirigeants de mes griefs quant à leur communication dans cette affaire politico-judiciaire, bref, les avoir traités d'enculés, j'aurais dû tout arrêter. A 35 ans, c'était bien mérité. Je me serais lancé à fond dans les stages de perfectionnement du R.C. Caminati qui cartonnaient. Mais non. Le diable rugby m'a rattrapé par le colback pour une dernière danse. Albi, Pro D2 où joue mon cadet, Benjamin et qui me permet de sillonner les routes de France et de Navarre et d'être devant vous ce soir. On dit merci qui ? » dans un sourire complice. « Je vais m'accrocher et wallah j'offrirai à mon deuxième pays, la terre qui a vu naître mon pater, sa première qualification à une coupe du monde. Ici, en 2023, devant ma famille, mes amis. Et vous. Voilà, vous savez tout, beaucoup de vies et toujours autant d'envie. Merci infiniment pour votre accueil, pour la bonne humeur et les montagnes russes de rires dont vous m'avez gratifié.

Ruisselant de sueur autant que de soulagement, Julien se rapproche de son public, va presque au contact. Mains collées au corps comme un petit soldat de plomb, il salue, une fois, deux fois. Standing ovation, les spectateurs de la Boitaclous de Perpignan applaudissent à tout rompre. Ses lèvres disent merci, ses yeux, embués, combien le chemin a été dur pour en arriver là. Combien il a pleuré, seul, de rage, de douleur, s'est accroché, rien lâcher, jamais. Qu'il a déconné, fauté. Tombé cent fois, relevé quatre-cents. Il balaye pudiquement ses larmes, les mêle à ses baisers qu'il envoi à toute l'assistance.

C'est qu'il nous ferait presque chialer, le con !